

LE RETOUR SUR TERRE

L'Esprit de Savitri émergea de sa transe profonde. Allongée sur le sein tranquille et inconscient de sa Mère la Terre, elle vit les branches vêtues de vert qui se penchaient sur elle, protégeant son somme de leur vitalité enchanteresse, et il y avait dans l'air une extase aux ailes bleutées qui papillonnait d'un buisson à l'autre en jetant de petits cris aigus. Parmi le mystère magique des bois perçant la fenêtre d'un lattis de feuilles émeraude, répandu dans le ciel indolent, le jour faiblissant tournait au crépuscule dans la paix du soir.

Elle tenait serré le corps vivant de Satyavan : en plus de la joie indicible de son propre corps à exister et respirer, elle savourait le poids délicieux de sa tête entre ses deux seins brûlants d'un excès de joie ; ses membres s'éveillant à leur bonheur percevaient la densité du divin dans les membres de Satyavan, un contact qui résumait l'ensemble de la félicité dans les choses, et tout son vital était conscient du vital de Satyavan, et tout son être se réjouissait d'embrasser l'être de Satyavan. La solitude immense de sa transe était révolue ; une fois de plus elle se retrouvait humaine, Savitri de la Terre, et pourtant discernait en elle-même un changement incommensurable.

Un pouvoir demeurait en son âme, trop grand pour la Terre, une félicité vivait dans son cœur, trop vaste pour le Ciel ; une lumière trop intense pour la pensée et un amour trop généreux pour les émotions de la Terre, illuminaient les cieux de son mental et se répandaient par les mers profondes et joyeuses de son âme. Tout ce qu'il y a de sacré dans le monde convergeait vers l'équanimité de son atmosphère divine. La voix merveilleuse du silence inspirait ses pensées. Elle s'était appropriée tout ce qui existe dans le Temps et l'Espace : cela se déplaçait en elle, grâce à elle cela vivait et existait, le monde tout entier s'accrochait à elle en quête de félicité, se sachant créé pour sa vaste étreinte d'amour. A présent délivrée de ses limitations dans son moi indépendant de l'espace, les années sans nombre lui semblaient des moments esquissés il y a bien longtemps, de brillants flocons du temps tombant de l'éternité. Ses aurores terrestres seraient maintenant de radieux vols de joie, les excursions d'un oiseau affranchi de son nid lumineux. Elle ne connaîtrait plus de frontières, elle était une forme de l'infini. Ayant cessé d'être absorbé par le rythme de l'instant, son esprit percevait un futur sans fin et vivait avec tous un passé sans commencement. Sa vie était l'ouverture d'une aurore victorieuse, les jours passés et ceux à naître avaient unifié leurs rêves, des crépuscules disparus de longue date et des midis lointains à venir lui offraient les indices d'une vision prémonitoire des heures. Allongée, elle se détendit un moment dans une rêverie béatifique, s'abandonnant à ce miracle d'une transe éveillée ; et puis se dressant à demi elle regarda autour d'elle, comme pour retrouver le confort d'anciens fils familiers, d'anciennes pensées joyeuses, de bribes de mémoire chère, et les tisser en un unique jour immortel.

Et toujours elle tenait sur l'éden de sa poitrine son amant plongé dans l'enchantement d'un sommeil profond, étendu comme un esprit nouveau-né et inconscient, bercé sur la frontière de deux mondes réconciliés. Mais bientôt elle se pencha sur celui qu'elle aimait pour rappeler à elle son mental, à l'aide d'une caresse effleurant ses paupières closes ; son regard tranquille s'était apaisé dans un bonheur ferme, libre de tension à présent, débordant d'une joie infinie et d'un contentement

souverain et ultime, pur et passionné de la passion des dieux. Le désir avait cessé de battre des ailes ; car tout était devenu un arc-en-ciel de rayons divins, comme si le ciel voulait exercer son contrôle concentré sur la plaine, ou le firmament se pencher pour embrasser la Terre de toute part, dans un ravissement paisible, une sécurité absolue.

Alors sous sa caresse, le sommeil aux ailes tendres avec un soupir se libéra des paupières en forme de fleur de Satyavan, et s'envola au loin dans un murmure. S'éveillant, il rencontra le regard de Savitri qui attendait le sien, il sentit ses mains et il vit la Terre sa demeure qui lui était rendue une fois encore, et Savitri à nouveau faite sienne, soit la totalité de sa passion. L'ayant prise dans l'étreinte vigoureuse de ses bras comme un nœud vivant pour affirmer son appartenance, de ses lèvres hésitantes il murmura son nom, et se rappelant vaguement de quelque miracle passé, il s'écria :

"D'où donc m'as-tu ramené, en captif enchaîné par l'amour, vers toi-même et ces murs de lumière solaire, O rayon d'or, précieux coffret contenant toutes les tendresses, O Savitri, divinité et femme, clair de lune de mon âme ? Car il est sûr que j'ai voyagé en des mondes étranges, accompagné par toi tel un esprit à ma poursuite, et qu'ensemble nous avons trompé les portes de la Nuit. Et puis je me suis détourné des joies célestes, car un paradis ne me suffit pas s'il est sans toi. Où donc a disparu cette Silhouette formidable qui s'est dressée contre nous, cet Esprit du Vide qui revendiquait le monde au profit de la Mort et du Néant, niant Dieu et l'âme ? Ou bien est-ce que tout cela fut un rêve, une vision saisie dans un sommeil spirituel, un symbole des obstacles du Temps, ou encore un phare essentiel allumé par le mental qui offrirait sa clarté dans cette ombre ultime sur le Chemin, et guiderait le nageur à travers les détroits de la Mort, et aiderait à trouver, grâce au secours de son rayon, dans cette impasse à l'écart des rues encombrées du Hasard, l'âme qui vint dans ce monde aventureux, scout et nomade de l'Éternité ?"

Mais à elle de répondre :

"C'est notre séparation qui fut un songe ; nous sommes ensemble, nous sommes vivants, O Satyavan. Regarde autour de toi et contemple, charmant et intact, notre chez-soi, cette forêt avec ses mille clameurs et le murmure du vent parmi les feuilles, et puis le ciel du soir filtrant par les brèches dans cet univers émeraude, cette voûte azur de Dieu qui abrite notre vie, avec les oiseaux qui proclament la joie du cœur, ces poètes ailés de notre royaume de solitude, nos amis sur cette Terre où nous sommes roi et reine. Nos âmes n'ont fait que laisser derrière elles la nuit de la Mort transformée par la réalité d'un rêve puissant, illuminée par la lumière de mondes symboliques et le prodigieux moi sommital des choses, et puis elles se sont dressées devant les portes du Divin, infinies, libres."

Alors, rayonnants de gloire dans leur bonheur ils se levèrent et, les mains étroitement enlacées, ils se firent face l'un l'autre dans un long regard silencieux. Et puis avec un émerveillement tout neuf dans le cœur et une flamme d'adoration toute neuve dans les yeux, Satyavan s'exclama :

"Quel est cette étonnante transformation qui s'est produite en toi, O Savitri ? Rayonnante tu l'as toujours été, ma déesse tranquille et pure, et pourtant plus chère encore à mes yeux sous ton délicieux aspect humain, la Terre t'a rendue après t'avoir faite encore plus divine. Mon adoration maîtrisée, mon désir à genoux pour se faire ton sujet, mon audace retenue lorsque possédée d'ivresse tu revendiques corps et âme les domaines de ma vie, délicieuse propriété de l'Amour, tu te dresses comme une

statue de silence dans mon esprit devenu ton sanctuaire, tu es la déesse à laquelle j'aspire et ma fiancée dorée. Mais à présent tu sembles presque trop formidable et sublime pour la dévotion d'un mortel ; le Temps se soumet sous tes pieds et le monde entier semble n'être qu'une partie de toi, ta présence est l'éden silencieux que j'habite, et c'est toi qui me contemples dans le regard des étoiles, car assurément tu es la gardienne terrestre de mon âme ; ma vie est un soupir de tes pensées de rêve, mes aurores sont les flammes des ailes de ton esprit, et le jour et la nuit font partie de ta beauté. Aurais-tu pris possession de mon cœur pour le chérir dans l'environnement protégé de ton sein ?

Réveillé de mon silence et de mon sommeil, j'ai consenti à exister pour l'amour de toi. Grâce à toi j'ai accru l'envergure de ma vie mortelle, et à présent tu m'as offert ce cadeau incommensurable, les infinis inexplorés du ciel ! Et si pour les combler tu dois reprendre ton vol sacré, ma substance humaine continuera d'exiger ta félicité : fais à jamais de ma vie un chant de joie à travers toi et que toute ma paix s'élargisse et s'approfondisse avec toi."

Telle une reine divine se prêtant à son désir, elle s'empara de ses pieds, les enveloppant du sanctuaire de ses cheveux répandus ainsi que d'une cape veloutée d'amour, et comme un luth qui murmure, elle répondit gentiment :

"Tout est changé à présent, et pourtant tout semble toujours pareil. Vois comme nous avons rencontré le visage de Dieu, vois comme notre vie s'est épanouie dans le Divin ! Nous avons eu l'expérience de l'identité avec le Suprême et avons compris le sens qu'il attribue à notre vie mortelle. Notre amour est devenu plus grand sous cette influence puissante et il a appris sa signification divine, et cependant rien n'a été perdu des délices de l'amour mortel. La caresse du Ciel accomplit mais n'annule pas notre Terre : nos corps ont besoin l'un de l'autre dans un même but ; car dans notre poitrine battent des rythmes célestes et secrets que notre cœur humain avec passion garde enfermés. Et je suis bien celle qui vint à toi parmi le murmure des feuilles inondées de soleil, sur la lisière de cette forêt ; je suis la fille de Madra, je suis Savitri. Tout ce que j'étais auparavant, je suis encore pour toi : camarade intime de tes pensées et de tes espoirs et de tes efforts, je suis prête à joindre pour toi tous les heureux contraires. Les rapports les plus délicieux se marient dans notre vie ; je suis ton royaume tout autant que tu es le mien, je suis la souveraine et l'esclave de ton désir, ta gardienne prosternée, la sœur de ton âme, une mère pour tes besoins ; tu es mon univers, la Terre dont j'ai besoin, le Ciel que désirent mes pensées, le monde que j'habite et le dieu que j'adore. Ton corps est le partenaire de mon corps, dont chaque membre désire mes membres soumis, dont le cœur est la clef de chaque battement de mon cœur, — je suis tout cela, O Satyavan, et la réciproque est vraie pour toi.

Notre marche nuptiale prend un nouveau départ dans la vie, sans avoir perdu aucune satisfaction, aucune profondeur de joie mortelle. Allons nous-en par ce monde nouveau qui est le même, car il nous a été rendu ; et il nous est bien connu, ce terrain de jeu, cette demeure de Dieu qui se cache à lui-même dans l'oiseau, l'animal et l'homme, pour se retrouver lui-même, espiègle, grâce à l'amour, grâce à l'union. Sa présence orchestre les rythmes de la vie dans sa quête d'une joie réciproque, en dépit de la souffrance. Nous nous sommes retrouvés l'un l'autre, O Satyavan, dans la lumière puissante de l'âme découverte. Rentrons chez nous, car le crépuscule gagne le ciel. À présent l'angoisse est morte et une félicité sereine demeure, qui sera le centre de tous nos jours futurs jusqu'à la fin des temps.

Vois donc cette multitude de créatures dans ce monde merveilleux ! Offrons la joie à tous, parce que la joie nous appartient. Car ce n'est pas exclusivement pour nous-mêmes que nos esprits sont venus, ayant surgi de derrière le voile du Non-Manifesté ou des profondeurs immenses de l'Inconnaissable, sur la poitrine ignorante de cette Terre équivoque, sur le chemin des hommes qui luttent et cherchent, ainsi que deux feux qui lancent leurs flammes vers un Soleil parent, deux rayons qui voyagent vers la Lumière originelle. Nous sommes nés pour guider l'âme de l'homme vers la Vérité et Dieu, pour réordonner les manœuvres complexes de la vie mortelle en quelque semblant du plan de l'Immortel, pour lui donner une forme plus proche d'une représentation de Dieu, un peu plus fidèle au Concept divin."

Elle enlaça de ses bras la poitrine et la tête de Satyavan comme pour le garder à jamais sur son sein, aussi longtemps que durera le voyage des ans.

Ainsi pour un moment ils se tinrent enlacés, leur baiser et la transe de leur étreinte passionnée comme point de rencontre pour leurs esprits se mélangeant et devenus un pour toujours, avec deux âmes, deux corps pour apprécier les joies du Temps. Alors, s'en allant tranquillement par le cœur de la forêt, main dans la main sur le chemin verdoyant de leur demeure champêtre, ils quittèrent ce lieu solennel débordant maintenant de souvenirs muets et insolites.

Autour d'eux l'après-midi tournait au soir ; la lumière glissa sur une lisière brillante prête à s'endormir et les oiseaux d'un coup d'aile retournèrent à leur nid, et le jour et la nuit se penchèrent dans les bras l'un de l'autre.

Aprésent les arbres gagnés par l'ombre du crépuscule montaient la garde comme des esprits songeurs et, retardant la nuit, le soir pensif aux yeux gris écoutait leurs pas, et de tous les recoins de la forêt convergeaient les appels et la course des quadrupèdes rôdeurs de la nuit imminente.

Et puis soudain s'éleva un tapage humain — qui leur semblait d'un autre monde considérant leur habitude d'isolement — envahissant ce charmant espace sauvage de verdure auparavant consacré à une solitude retirée, et rompant brutalement sa somnolence candide. Dans le crépuscule tamisé cela s'amplifia encore, et voici que s'approchaient les verbiages d'une multitude de voix et le fracas d'une multitude de pas, et puis à leur vue surgit, comme une vague de couleurs agressant l'œil, une foule étourdissante, échantillon de l'univers des hommes. Illuminée par l'éclat d'une légion de torches, une troupe majestueuse et splendide arrivait. La vie dans son tumulte ordonné venait en vagues, apportant son courant de visages inconnus, sa multitude de coiffes ornées d'or, de robes brodées d'or, son scintillement de bijoux, ses flottements d'étoffes ; des centaines de mains se frayaient un chemin parmi les branchages, des centaines d'yeux fouillaient l'enchevêtrement des taillis.

Des prêtres calmes au regard grave et plein de bonté étaient venus, vêtus de blanc, de forts guerriers resplendissaient dans leur armure glorieuse, de fiers coursiers allaient piétinant les bois de leurs sabots. Et devant marchait le Roi Dyumatsena, non plus aveugle ni affligé de ses handicaps, mais au contraire avec des yeux qui cherchaient au loin, et, ayant retrouvé toute leur confiance dans la lumière, embrassaient dans leur vision tout ce monde extérieur d'images ; fermement il parcourait le sol d'une démarche de monarque. À son côté venait la reine dont le visage de mère anxieuse était purifié de l'air accablé qui lui était coutumier — expression découragée d'une force usée au labeur pour avoir assumé la vie en disgrâce de ceux qu'elle aimait. Patiente et pâle, elle rayonnait pensive, rappelant ainsi ce regard soumis de la lumière concentrée du soir lorsqu'elle s'en va, assurée du

retour de son enfant, l'aube. Tout en sombrant dans les splendeurs tranquilles de son ciel, elle subsiste encore un peu pour s'attarder sur cet espoir, dans la magnificence de son dernier rayon somptueux, prophétie songeuse d'une aurore lyrique.

Ses yeux furent les premiers à reconnaître la silhouette de son enfant. Mais à la vue du couple splendide l'air résonna soudain, troublé par un crescendo de cris, et les parents sans perdre un instant se précipitèrent vers leur enfant — seule raison de vivre à présent pour ceux qui lui avaient donné la vie — et ils le prirent dans leurs bras. Alors Dyumatsena s'écria, avec tendresse réprimandant Satyavan :

"Les dieux de la fortune m'ont accordé leurs faveurs aujourd'hui, un royaume vint à ma rencontre et avec lui, les rayons du ciel. Mais où donc étais-tu ? Dans mon bonheur, bien du tourment m'a été causé par l'ombre sordide de la peur, O mon enfant, O ma vie. Quel péril a bien pu te retarder dans les bois sombres ? Car comment la Fortune aurait-elle pu dans ses méandres oublier que mes yeux sans toi ne seraient que de vaines orbites qui ne savent se réjouir de la lumière que grâce à toi ?

Quant à toi, Savitri, ceci ne te ressemble guère, de ne pas ramener Satyavan dans nos bras, alors que tu sais que seulement s'il est à mon côté je prends goût à la nourriture, et que son baiser de chaque matin et de chaque soir sont les seules satisfactions de mes derniers jours."

Mais Satyavan, un sourire sur les lèvres, lui répondit :

"Tu as raison ; c'est elle qui est la cause de tout. Par ses enchantements, elle m'a tourné la tête. Vois, n'ayant quitté cette chaumière qu'à midi, j'ai parcouru des éternités lointaines, et cependant, captif de ses mains dorées, me voici marchant sur votre petite colline verdoyante qu'on appelle la Terre et dès l'instant du couchant je me retrouve à vivre joyeux parmi les activités pressées des hommes."

Alors tous les yeux tournèrent un regard étonné vers là où se tenait, les joues s'embrasant d'un rouge doré, l'enfant adorable et noble, paupières baissées, et une même pensée unanime émut chaque cœur.

"Quelle est cette radieuse merveille de la Terre ou du Ciel qui se tient en silence auprès de Satyavan humain, et génère cette luminosité dans la pénombre du crépuscule ? Si c'est bien elle dont le monde a entendu parler, alors ne nous étonnons d'aucune de ces transformations providentielles. Chacun de ces miracles bénis ne serait dû qu'à l'alchimie aisée de son cœur capable de transmutation."

Alors l'un d'entre eux qui semblait être un prêtre et un sage parla :

"O âme féminine, quelle est cette lumière, quel est ce pouvoir révélé, exécutant les miracles foudroyants de ce jour, qui à travers toi ouvre pour nous les portes d'une ère plus fortunée ?"

Les cils battant vers le haut, elle se concentra sur une vision qui avait contemplé des créatures immortelles, triomphantes, assumant forme humaine pour leur plaisir. Pour accomplir leur maternité tant naïve que profonde, elles revendiquaient la vie de toutes ces âmes à devenir la vie de Savitri, et puis dans leur descente elles voilaient la lumière. A voix basse elle répondit :

"Il est bien clair à l'intelligence de mon cœur que goûter à l'amour et l'identité, est vivre, et que cela seul est la magie de notre transformation dorée : telle est la vérité que je connais et la seule que je cherche, O sage."

Sidérés par elle et ses paroles limpides, ils se mirent en marche vers l'Ouest, dans la nuit qui tombait rapidement.

Affranchis de la forêt dense, ils débouchèrent dans la pénombre de la Terre endormie et s'en allèrent par ses plaines blafardes et somnolentes. Les conversations et les mouvements et les pas des hommes rompaient la solitude de la nuit ; le hennissement des coursiers montait de cette mer confuse des voix de la vie, et au passage de ce cortège chantaient les rimes des sabots, cette balade de l'attelage qui retourne au bercaïl. Sur ce char couvert d'un dais tiré par de blanches crinières, à la lumière vacillante des torches s'en allaient main dans la main Satyavan et Savitri, absorbés dans cette marche de mariage, cet hymne nuptial, là où les attendait le monde humain avec ses milliers de voix. Innombrables, les étoiles flottaient sur leur canevas d'encre, symbolisant les voies de la lumière dans l'obscurité.

Et puis, alors qu'ils contournaient encore la lisière sud, perdue dans le halo de son front méditatif, la Nuit splendide avec une lune songeuse suspendue dans son ciel, en cette paix argentée prit possession de son règne lumineux. Dans son repos elle s'attardait sur une pensée jalousement gardée parmi ses replis mystiques de lumière, et sur son sein elle choyait une aurore encore plus magnifique.

FIN

"Invocation", le 21 mai 2008
Dernière mise à jour, le 13 décembre 2017